

Le Graal et Montségur

par Paul CONTE, *Instituteur honoraire*

Dans une étude intitulée : « Louise de Roquelaure », nous disions au chapitre V : « Suzanne et Louise de Roquelaure paraissent avoir eu vaguement conscience du « prestige de surnaturel et de légende » dont s'entourne Montségur... » (1)

En effet, au moment où nous parlons, Montségur est beaucoup en question dans les groupes théosophiques et philosophiques.

C'est ainsi que, du 12 au 17 septembre 1950, s'est tenu à Ussat-le-Bains et à Montségur le 3^{me} Congrès international de la « Société du Souvenir et des Etudes Cathares » qui s'est terminé dans les ruines du château par le commentaire de communications fort intéressantes auxquelles il m'a été donné de prendre part ; et que, cette année encore, des travaux non moins importants figuraient à l'ordre du jour du Congrès qui s'est tenu « en plein cœur de l'hérésie albigeoise », à Carcassonne et à Montségur, pendant les vacances de Pentecôte.

Les bulletins de diverses sociétés rappellent tous *le rôle, la puissance, le martyre* de Montségur, et pas un qui ne fasse allusion au trésor : *trésor purement matériel* pour les affairistes, *trésor spirituel d'une haute portée* pour les nombreux historiens et savants venus de tous les pays du monde escalader le piton rocheux pour en percer le mystère.

Pour les uns, le principal de ce trésor semble être la découverte du Livre Saint des cathares ; pour d'autres, il s'agirait, plutôt, de la mise à jour du *Saint-Graal* et des tombeaux des nobles chevaliers préposés à sa garde !...

Mais, à côté de cette préoccupation spéciale, Montségur apparaît comme *un lieu historique d'un rare intérêt*.

Alex COUTER, dans une série d'articles publiés par *La Dépêche* de Toulouse, relate, lui aussi, paraphrasant les affirmations du célèbre publiciste et spéléologue allemand, Otto RAHN, l'auteur de « la Croisade contre le Graal », que « la montagne sacrée, célébrée par le poète roman de la chanson de la Croisade, serait le même Montsalvat qui gardait le graal du chevalier au cygne ». « Et là, c'est de Montségur qu'il s'agirait, *s'élève un temple sur la roche* ». C'est le temple du Graal.

Montségur aurait donc eu le rare privilège d'accueillir dans sa

(1) *Bulletin Société archéologique du Gers*, 3^{me} trim. 1950.

nef en berceau, le vase sacré où Joseph d'Armathie recueillit le sang du Christ au lendemain de la « Cène ultime ». S'en est assez, faisons-nous remarquer, pour que, « amoureuse de la montagne sacrée, pareille à *la colombe*, dont parle Lohengrin, la dame de Roquelaure vint, tous les ans, lui rendre sa splendeur.



Le Temple du "GRAAL"

Mais, comment la précieuse relique, après bien des pérégrinations à travers les âges, d'orient en occident, était-elle parvenue à Montségur et quelle en est l'odyssée ?

C'est ce que nous allons essayer de mettre en lumière.

Pour répondre à ces questions nous nous permettrons une incursion dans le pays cher à Cervantès, pays longtemps dépositaire de la pensée de l'Islam.

Le poète-troubadour provençal Kyot (Guyot en français), nourri à l'École de Tolède, paraît avoir révélé les secrets de l'astrologue arabe Flégétanis, secrets recueillis par le pasteur souabe Wolfram d'Eschenbach et immortalisés par Lohengrin dans l'Opéra de Wagner.

Henri COLLET, attaché d'ambassade à Madrid, a fait un long séjour en Espagne. Il a fouillé les bibliothèques provinciales et soigneusement consulté les richesses littéraires et artistiques de la Bibliothèque de l'Escurial. Et il a eu la joie de découvrir une bibliographie manchoise publiée par un saint ecclésiastique « docteur ès-sciences » et datée de 1845, à Madrid.

« Qui dira jamais la stupeur où je fus plongé, dit H. COLLET, en lisant respectivement aux numéros 847 et 912 de ladite biblio-

graphie, deux documents sensationnels datés de 1567 et 1570 à Argamasilla, et desquels il résulte qu'Alonso Quijano, dont il y est parlé, était don Quichotte lui-même, ainsi que le laisse entendre Cervantès, à la première page du fameux roman.

Alonso Quijano, tel un nouveau Christ, ERRA par monts et vaux pour redresser les torts, corriger les abus, protéger les faibles, secourir les nécessiteux et donner à tous des leçons de charité et de justice. Et ce noble hidalgo, cet Alonso Quijano, avait bel et bien *existé*. » (2)

Dès lors, H. COLLET n'eut qu'une pensée : étudier la généalogie de l'illustre personnage.

Il se rendit à Argamasilla, berceau de la famille d'Alonso Quijano et eut l'heureuse fortune de découvrir un descendant en la personne de Don Rodrigo Patchéco.

Don Rodrigo Patchéco, bourgeoisement installé dans sa gentilhommière de Cinco Casas, faisait deux parts de sa vie : l'une consacrée aux plaisirs de la chasse et de la pêche ; l'autre, à la lecture et aux rapports de bon voisinage avec les braves paysans manchois dont il était vénéré. Car, Don Rodrigo Patchéco était un érudit dans l'acceptation la plus haute du terme. Il connaissait parfaitement les œuvres de Cervantès et des autres auteurs espagnols. Il possédait dans les moindres détails la vie de son illustre aïeul, et, comme lui, pratiquait les vertus de sa race.

Dans leurs conversations, H. Collet et don Rodrigo abordaient les sujets les plus divers.

Les romans de chevalerie et les recherches autour de la légende wagnérienne concernant le Graal les passionnaient au plus haut point.

A ce sujet, don Rodrigo Patchéco possédait une documentation luxuriante puisée aux sources les plus sûres et une érudition jamais prise en défaut.

Et, à la demande d'H. Collet, le petit-fils héroïque du Chevalier aux Lions lui donna force détails sur « le Graal païen et le Graal pyrénéen. »

Il lui fit d'abord la description de ce vase que l'on vénérât à Valence et qui, selon lui, *n'était qu'une copie*, l'original se trouvant à *San Juan de la Pena* qui l'avait primitivement recélé.

« Le Calice très saint où notre Rédempteur, rapporte H. Collet, fit la consécration au soir de la Cène ultime, et qui contient, pour la première fois, son sang divin, était une simple coupe d'agate, dite cornerine orientale, semi-sphérique, de la grosseur d'une orange, et pourvue d'un pied d'écaille. Telle qu'on la voyait à Valence, la coupe s'adornait d'anses et d'appliques d'or sur lesquelles étaient montées vingt-six perles fines, deux rubis et deux

(2) H. COLLET : *L'Île de Barataria*, p. 9.

émeraudes, ajoutées seulement au XIII^{me} siècle », lors de son transfert à Montségur.

« L'ensemble, continue H. Collet, reposait sur un modeste piédestal dont les quatre soutiens étaient autant d'anges en argent ciselé. » (3)

Mais, comment un pareil joyau se trouvait-il à Valence, et quelle était, au juste, l'odyssée du Saint-Graal à travers les âges ?...

« C'est ici que se place l'histoire merveilleuse et cependant vraisemblable, poursuit H. Collet.

» Le Seigneur, au moment auguste de la Cène, prit le Calice, rendit grâces, et présenta la Coupe en ces termes rapportés par LUC, MATHIEU et MARC : « Le Calice est le Nouveau Testament en mon sang, qui sera versé pour vous. » Le Pater familias qui le recevait, nommé Chusa, peut-être l'un de ses disciples, à coup sûr, homme opulent et procureur d'Hérode le Tétrarque, pouvait en vérité faire usage, en sa riche maison, de vaisselles luxueuses et particulièrement de hanaps de prix, ainsi que tant d'autres illustres personnages hébreux ou grecs.

» Le Sacrement eucharistique institué et le Seigneur étant sur la Croix, il est permis de croire, toujours d'après H. Collet, que tous les objets qui l'avaient touché de près devinrent des reliques inestimables pour ses disciples.

» De même que la Croix, la Couronne d'épines et le saint suaire, le Calice de la Cène dut être sauvegardé. Par la vierge-mère, par saint Pierre, par tel autre disciple ? Mystère !... Mais il est hors de doute que le vase sacré fut recueilli et probablement porté à Rome avec les reliques principales de la Passion.

» Augustin SALES penche pour la translation du Calice par saint Pierre. Toujours est-il que, jusqu'au temps du pape Sixte II, l'on vénéra le Calice en la ville Sainte comme la relique la plus précieuse du Sauveur et que c'est de ce pape que l'obtint saint Laurent, lorsqu'il se disposait à partir pour l'Espagne, au moment des persécutions de l'empereur Valérien. Saint Laurent fut arrêté, emprisonné et martyrisé en 258, mais il avait eu le temps de mettre en lieu sûr les trésors que l'Eglise lui avait confiés.

» On possède une lettre de lui, à un destinataire inconnu, qu'il charge du dépôt sacré, et de son envoi à Huesca, en Espagne, d'où le saint était originaire. Le fait est, paraît-il, constaté par d'innombrables historiens.

» En 713, l'évêque de Huesca, Audebert, transporta le Calice à la grotte voisine de San Juan de la Pena, dans la montagne, lorsque, après l'invasion mauresque, il put croire la plaine aragonaise menacée. Lui-même se réfugia dans la forteresse naturelle

(3) H. COLLET : *L'Ile de Barataria*.

du mont Pano, et ses successeurs s'y retranchèrent aussi jusqu'en 1060, date où le siège épiscopal fut transféré à Jaca.

» La marée mauresque ballit en vain les rocs de la montagne et finit par s'étaler à ses pieds. Inaccessible demeura le bastion rocheux que défendaient plus de 300 chevaliers ayant à leur tête le saint roi Garci Ximénez.

» Cependant, le monastère de San Juan s'enrichissait chaque jour et devint un somptueux couvent digne de ces abbayes châteaux que nous devons à la munificence des grands ordres médiévaux.

» En 1134, le Calice s'y trouvait, enfermé dans une arche d'ivoire loin des regards haineux et cupides des mécréants.

» Alors, une légende naquit sur cette tombe close : la légende du Saint-Graal..., du vase sacré où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ, cloué en croix, et qui ne serait autre que le Calice de la Cène...

» Le mot *graal* est sans doute une dérivation du *grasal* provençal, du *grial* limousin, du *grésal* catalan qui signifient *tasse*, *vase* ou *calice*. » Un *grazal* ou *uno grazalo*, au féminin, en languedocien, est une sorte de poterie, en forme de cône tronqué renversé, destinée à recueillir, d'abord, le sang du porc et, ensuite, la chair à saler pour la conservation.

Cette similitude, qu'on nous pardonne la comparaison, est pour le moins curieuse.

« Et le *graal* devient, au XII^{me} siècle, la cellule lyrique des récits du cycle de la Table Ronde. »

Tous les héros de ces récits : Artus, Lanzarote, Galaad, Parsifal, *tous* sont liés, par leurs exploits divers, à l'histoire du Saint-Graal. Mais l'intérêt universel s'est surtout porté sur le Parsifal évoqué par Chrétien de Troyes, Wolfram d'Eschenbach, et, de nos jours, par Richard Wagner.

Qui ne connaît l'œuvre sublime du poète-musicien allemand où le Rédempteur futur, *Parsifal*, le simple, le pur, reprend à l'enchanteur Klingsor la lance sacrée que celui-ci avait ravie à l'indigne chef des Chevaliers du Graal, Amfortas, et, après avoir triomphé des embûches de Goundry, sept fois impure de corps et d'âme, s'avère seul capable de réformer le culte menacé du Saint Calice !...

N'y a-t-il point un évident rapport entre le Parsifal des poèmes et le Garci Ximénez qui, au IX^{me} siècle, sauve la Coupe de San Juan de la profanation des impies ?

Et les chevaliers du Graal, ne font-ils pas songer aux ermites-soldats de la grotte mystérieuse du mont Pano ? » (4)

Maintenant, il faut bien envisager la question du transfert du Graal de San Juan de la Pena à Montségur.

Lorsque Lohengrin, dans l'opéra de Wagner, s'avance pour

(4) H. COLLET : *L'île de Barataria* « Montsalvat », p. 163 à 170.

proclamer : « Il est un burg qu'on nomme Montsalvat », c'est Montségur qu'il faut entendre.

Le mythe wagnérien place, en effet, le burg de Parsifal et de Lohengrin dans la région pyrénéenne.

Et Lohengrin poursuit sur un ton pathétique :

« Et là s'élève un temple sur la roche.
Rien n'est, au monde, égal à son éclat !
Comme le Saint des saints, avec mystère,
On garde un vase auguste, dans ses murs ;
Les anges l'ont remis sur cette terre,
Aux soins pieux des hommes les plus purs.
Une colombe, en franchissant l'espace,
Vient, tous les ans, lui rendre sa splendeur :
C'est le Saint-Graal. Par la divine grâce,
Les chevaliers puisent en lui l'ardeur
De le servir. Quiconque obtient la gloire,
S'élève au rang d'un être surhumain.
Par lui, le Juste est sûr de sa victoire ;
L'effort du crime expire dans sa main.
S'il doit partir vers une autre contrée,
Pour protéger le droit et la vertu,
Son pouvoir est durable et sa force est sacrée,
Tant que, de tous, il demeure inconnu... » (5)

Des écrivains français se sont emparé du texte allemand et ont fait le rapprochement. L'éminent P. B. Gheusi, dans *Montsalvat, Parsifal-Pérelha*, s'est fait l'apôtre de cette thèse.

Or, voici une autre voix bien indépendante et plus lointaine, celle-là, qui s'est fait entendre sur les bords du Rhin.

C'est celle d'un spéléologue, écrivain et journaliste allemand, Otto RAHN qui, dans son ouvrage : « *La Croisade contre le Graal* », après avoir décrit la levée de boucliers contre les cathares, l'investissement et la chute de Montségur, explique que tout ceci est bien la suite du mystique Graal dont Montségur fut le siège, dans la première moitié du XIII^{me} siècle.

Après un long séjour dans l'arche d'ivoire de San Juan de la Pena, sous la garde vigilante des ermites-soldats du mon Pano, « Pour protéger le droit et la vertu », le Saint-Graal dut partir vers une autre contrée.

Cette contrée se situe dans un château, « sur la roche », au nord des Pyrénées aragonaises.

Et ce serait le roi d'Aragon et de Catalogne, Pierre II, gendre du Comte de Montpellier et beau-père de Raymond VI, comte de Toulouse, qui aurait facilité l'évasion, pour en confier la garde à

(5) WOLFRAM d'ESCHENBACH : *Lohengrin*.

son vassal, le valeureux chevalier cathare dont Wolfram d'Eschenbach se plaît à reconnaître *Parsifal*, en la personne du jeune et prestigieux Trencavel de Carcassonne.

On suppose, avec raison, que les chevaliers du Graal auraient emprunté la vallée supérieure de la Sègre, voisine de celle de la Haute Ariège, puis le col de Puymorens et qu'ils auraient conduit le dépôt sacré, d'abord dans les grottes d'Ussat et d'Ornolac, si riches en souvenirs gnostiques et mithriaques, ensuite, non loin de là, au château templier de Montrépal-de-Sos, et, enfin, par le sentier secret du mont Saint-Barthélemy, à *Montségur*.

Otto RAHN, que j'ai vu dans les ruines du château où il avait planté sa tente, pendant l'été de 1933, s'est longuement fixé dans la haute Ariège. Il a exploré en détail et la montagne de Montségur et les grottes aménagées pour le culte ou fortifiées pour la résistance des environs d'Ussat-les-Bains.

Il a fouillé nos bibliothèques méridionales et soigneusement consulté le fonds roman.

Il en est résulté que, Otto RAHN, dans son volumineux ouvrage à la documentation robuste nous dit à son tour :

« La montagne du Graal, c'est Montségur, et les dépositaires du vase précieux, ce sont les Cathares. Toute la mystique wagnérienne part de là. Parsifal, c'est bien le Perceval de France et ce Graal, une pierre précieuse tombée du ciel dans la lutte entre les anges et Lucifer.

Ce Graal, *ce trésor symbolique, c'est à Montségur qu'on le gardait.* » (6)

« De Montségur à Wagner, remarque Alex COUTET, la filière est établie. C'est dans l'œuvre du minnesænger allemand du moyen âge, Wolfram d'Eschenbach, que le génial allemand a puisé le livret de ses deux œuvres, *Parsifal* et *Lohengrin*. Wolfram d'Eschenbach, dont Otto Rahn possède l'œuvre à fond, dut écrire son *Parsifal* vers 1215. C'est l'époque de nos grands troubadours que le poète allemand a côtoyés. Il ne s'en cache pas du reste, et il cite son grand inspirateur, le « provençal Kyot », qui pouvait vivre vers 1150. « *Parsifal* est considéré par Otto Rahn comme d'inspiration romane. La démonstration qu'il en fait est passionnément intéressante. Suivant pas à pas Wolfram d'Eschenbach, il nous montre que c'est toute l'épopée romane.

« Les noms géographiques de chez nous abondent dans le récit du minnesænger allemand. »

On ne peut pas s'y tromper.

« Les gloses et les interprétations sont, elles-mêmes, frappantes de vraisemblance. » Jugez-en plutôt.

(6) Otto RAHN : *La Croisade contre le Graal*.

Parsifal serait Trencavel de Carcassonne. D'après l'étymologie saxonne, Parsifal signifierait « couper en deux ». Trencavel, en roman, signifie « bien couper ou bien trancher ». Parzival, d'après Wolfram, se retire dans les solitudes de Fontaene de la Salvaeche. Trencavel, d'après le poète roman, chercha l'isolement dans la grotte de Fontanet. Dans la solitude, Parzival, d'après Wolfram, est initié au mystère *du Graal* par l'ermite Trévrizent ; sur ce, il monte vers *Montsalvat*. Dans la grotte, Trencavel, d'après le poète roman, rencontre un cathare qui l'initie au mystère du grand consolateur ; et, sur ce, il monte à *Montségur*.

Et c'est ainsi que l'analogie des personnages que nous venons de constater se poursuit tout le long de l'interminable poème de Wolfram avec ceux de notre midi héroïque.

J'ouvre une parenthèse.

La grotte de Fontanet, dont il est question ci-dessus, est située sur la rive droite de l'Ariège, non loin d'Ornolac-Ussat-les-Bains, dans le groupe de montagnes du Saint Barthélemy, où, par un sentier secret, on accédait à *Montségur*.

« Wolfram d'Eschenbach n'avait jamais été commenté de cette sorte, nous dit Alex Coutet, et, probablement, jamais autant lu que par Otto Rahn qui connaît, d'ailleurs, à fond, nos troubadours, et dont l'ouvrage s'autorise d'une monumentale bibliographie de nos historiens, annalistes méridionaux et de nos romanistes.

La thèse de l'écrivain de « la Croisade contre le Graal » est infiniment séduisante.

Elle est impressionnante quand on songe que Wolfram d'Eschenbach *puisa*, aussi, chez notre Chrétien de Troyes, entre 1170 et 1190, et, il le dit, chez ce Perceval le Gallois, expression du roman de la Table Ronde, et que, pour le reste, il dut être animé par le grand courant lyrique de la Cour de Thibaut de Champagne, par où passa le trouvère allemand.

Otto Rahn émet la supposition que Wolfram a pu rencontrer Kyot à la Cour de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne. Ce parallélisme des deux inspirations, cette compénétration des textes allemand et français sont assez troublants pour ne pas être soulignés.

Rattacher, en effet, l'inspiration wagnérienne au plus profond de notre histoire méridionale, en déceler l'origine dans l'œuvre de nos troubadours, et ceci à l'aide d'une succession ininterrompue de comparaisons de textes, c'est de l'argumentation persuasive. (7)

Le temple du Graal en sort grandi. Une nouvelle auréole se pose sur les ruines évocatrices du vieux château et « Rien n'est au monde égal à son éclat », clame Lohengrin.

Ainsi donc, *Montségur* aurait recélé dans son temple, « sur

la roche », le graal pyrénéen, jusqu'au jour où, « connu », et « craignant pour son sort », il dut partir « vers une autre destination inconnue ».

Dans les légendes celtiques du roi Arthur, « le château du Graal » se dressait en un lieu désert, stérile, ou « sur la roche », au voisinage duquel on trouvait abondamment les sept minéraux de base, symbole des richesses spirituelles.

De même qu'aux environs du château templier de Montréalp-de-Sos, près de Tarascon-sur-Ariège, où un centre initiatique paraît



Montségur au clair de lune

avoir fonctionné entre le II^{me} et le XIV^{me} siècle (8), la montagne de Montségur recèle du fer, du cuivre, du plomb argentifère, du manganèse...

Ce n'est pas par hasard, en effet, qu'on peut voir encore, en un lieu dénommé « le Minier », des indices certains de fouilles anciennes et qu'au pied du château, avant d'arriver au village, une section est désignée sous le nom de « Largentiero ». Là encore, des traces d'exploitations anciennes subsistent.

Mêmes constatations à « la Beino » (la veine) à l'Ouest du village, où il me souvient avoir trouvé un fragment roulé de minerais de cuivre, avec de belles efflorescences de vert-de-gris, et

(7) Alex. COUTET : *La Dépêche de Toulouse*, année 1932.

(8) D. ROCHE : *Cahiers d'Etudes Cathares*, n° 3, année 1949.

qui est venu enrichir la collection de minéraux de mon musée scolaire.

Il résulte de ceci et des recherches de nombreux historiens sur les centres initiatiques cathares dans la région pyrénéenne, que le « haut lieu » de Montségur, baigné d'air pur et de lumière, aurait été, *d'abord*, un temple au soleil celtique qui a pu servir de temple d'initiation pour la jeunesse (les jeunes hommes seulement à ce qu'il nous semble).

C'est autour du temple au soleil que les Celtes fêtaient le rythme des saisons : fêtes de vie, de mort et de résurrection végétale où jouaient un grand rôle les symboles de la génération : la lance fécondatrice et la coupe génératrice figurée par « le Graal ».

Puis, *plus tard*, « sur la roche », le château du Graal, que deux cathares, deux compagnons anonymes auraient édifié sur les ruines du temple, devint un centre initiatique célèbre voué à la contemplation *du principe divin* dans sa nef en berceau.

Quant à la prise du château lui-même, les annalistes sont assez d'accord pour rapporter qu'en plein siège, le patriarche, Bertrand Martin, pressentant la fin prochaine de la forteresse pyrénéenne, réussit à faire évader, la nuit de Noël 1243, par un passage secret, quatre hommes, le diacre Mathéus et trois compagnons, porteurs du trésor.

Quatre hommes..., ce n'est pas beaucoup pour emporter des richesses !... Ne s'agit-il pas du trésor symbolique et mystérieux dont l'origine se perd dans la nuit des légendes celtiques ou saxonnes, peut-être du précieux *Graal*, idéal des conquêtes des héros wagnériens, tout comme de nos chevaliers bretons de la Table Ronde ?...

Ce trésor est-il passé, avec les fugitifs de Montségur, par les étroites vallées d'altitude du Touyré et du Lasset, dans la vallée de la haute Ariège ?

On serait tenté de le croire quand on pense aux découvertes archéologiques et historiques faites dans les grottes des environs d'Ussat et d'Ornolac, ainsi qu'à Montréalp-de-Sos, non loin de là.

Et le reste du trésor, qu'est-il devenu ? Des témoins oculaires ayant assisté à « la fin de Montségur », assurent qu'il fut enlevé le soir même de la reddition, le 16 mars 1244, par de hardis compagnons : Amiel Aicart et son ami Hugo, qui, attachés par des cordes, dans le voisinage du passage « du Porteil », descendirent la falaise rocheuse à pic, inaperçus, au revers de l'assaillant, grâce à la complicité des hommes de « Camon », secrètement d'accord avec le chef de la forteresse, Pierre Roger de Mirepoix. (9)

(9) F. NIEL : *Cahiers d'Etudes Cathares*, nos 5 et 6, année 1950.

Il y en avait une « flaciata », dit le scribe roman, c'est-à-dire le contenu d'une couverture de lit.

Cette dangereuse sortie de la place, *la dernière*, s'effectuait à la lueur du brasier ardent qui, plus bas, au col du Tremblement, achevait de consumer *Esclarmonde* et les 204 cathares irréductibles qui avaient préféré la mort sur le bûcher à l'abjuration « in pace ».

« Puléou crama que renuncia », telle était leur devise.

On suppose que ces richesses, par les sentiers de la montagne du Bidorte, parvinrent à Caussou, dans la vallée de la haute Ariège ; de là, à Prades, par le col de Marmare, et, enfin, au château du seigneur d'Alion, sur le plateau du Capcir.

Après la capitulation de Montségur, le mystique Graal paraît avoir séjourné dans la région du Sabarthez. Là, sous l'impulsion du dernier ministre cathare, le célèbre *Pierre Authié*, il continuait à réchauffer l'âme des derniers survivants de la secte et présidait encore à l'initiation des nouveaux croyants.

Par la suite, les derniers fugitifs, flambeaux vacillants d'une civilisation décadente, s'étant retirés en Lombardie, il a pu réintégrer les gorges profondes des monts de Jaca, en Aragon.

H. Collet nous apprend, en effet « que le Calice de San Juan aurait été transféré à Valence par la volonté du roi d'Aragon et de Sicile, Don Martin l'Humain, qui, à l'occasion de son couronnement solennel, en la cathédrale, le 13 avril 1399, l'aurait sollicité ».

« Un acte de donation, poursuit H. Collet, existe, en effet, daté du 26 septembre de la même année. Et le roi aurait offert, en échange, au monastère de San Juan, une riche coupe en or.

Le Calice, déposé d'abord dans la chapelle royale de Aljaféria, puis au palais, ne fut destiné à la cathédrale qu'en 1437.

Et l'on peut vérifier par les inventaires successivement dressés jusqu'à nos jours, des trésors de la cathédrale, la présence indubitable de la Coupe.

Toutefois, il paraît difficile d'admettre que le zèle mystique des anachorètes de San Juan de la Pena ne se soit pas refroidi en présence d'un faux Calice, si riche fut-il.

Ce qui attira les Chevaliers et les ermites au mont Pano, *c'est le Saint-Graal*.

Une fois le vase ravi à ses défenseurs séculaires, il n'y a plus de raison que ceux-ci demeurent ensevelis dans leur farouche solitude ; mais il y a tout lieu de s'attendre, au contraire, à ce que l'ascétique congrégation du mont Pano, faute d'une puissant attrait pour de neuves recrues, s'achemine peu à peu vers la décrépitude et la mort.

Or, il n'en est rien... Nulle congrégation n'est, à cette heure

l'oujours d'après H. Collet, aussi vivace que celle qui s'abrite au cœur des Pyrénées aragonaises.

De plus, on sait qu'en 1744, 500 ans exactement après la capitulation de Montségur, le Calice de Valence fut brisé, involontairement, sur les dalles du chœur, par un archidiacre de la cathédrale. Cependant, aucune trace de brisure n'apparaît sur la Coupe, aujourd'hui exposée à la vue des fidèles !!!

Croirons-nous, comme certains, que les artistes chargés de la réparation ont su faire disparaître jusqu'à la fêlure indicatrice ?

Si donc l'on tient compte, d'une part, de la volonté ferme de Saint-Laurent, de voir conserver le Vase Sacré dans les gorges profondes de son pays natal ; d'autre part, de la survivance active de l'ordre contemplatif de San Juan ; et, enfin, de l'aspect de la Coupe de Valence, jadis brisée, et intacte à présent, on hésite, malgré soi, à affirmer l'authenticité du Calice de la cathédrale de Valence.

Il faut donc conclure qu'il y a dans cette fascination des ordres contemplatif et mystique par l'asile primitif du Graal, un indice en faveur de la réinstallation de la vraie coupe au monastère de San Juan de la Pena. » (10)

Et, ensuite, que l'exposition de cette Coupe à la vue des fidèles, en la cathédrale valentienne, est en contradiction avec l'esprit de Lohengrin quand il proclame :

« Du graal, pourtant, le merveilleux mystère,

A l'œil de nul mortel ne peut s'offrir.

Chacun de nous subit la loi sévère :

S'il est connu, soudain, il doit partir ! »

De tout ceci, il résulte qu'on ne saurait situer, même approximativement, le refuge du Graal après la prise de Montségur.

Est-il resté, enfoui, quelque part, dans sa nef en berceau ou dans une des nombreuses grottes qui couvrent la montagne ? Cette opinion est assez répandue.

Ceci s'éclaire, d'ailleurs, d'un jour nouveau. En effet, des chasseurs d'isards d'une commune voisine n'ont-ils pas récemment découvert dans une excavation, près du passage qu'empruntaient jadis les messagers cathares, DEUX URNES du plus haut intérêt ?...

Soit dit en passant, il est profondément regrettable que dans leur ignorance ou l'euphorie de leur découverte, nos vaillants nemrods n'aient pas songé à alerter les services compétents qui auraient procédé à l'inventaire et à l'identification de ces vestiges du passé.

(10) H. COLLET : *L'île de Barataria*, p. 170.

Ou bien, le Graal, a-t-il été enlevé, avec le reste du trésor, comme il a été dit, au moment ultime de la résistance ?

Toujours est-il que les fouilles entreprises à diverses époques sont restées muettes. La roche sainte garde toujours son secret.

Ainsi, qu'il s'agisse du Graal païen ou du Graal pyrénéen, puisque les deux n'en font qu'un, « *la quête* » demeure toujours possible à celui qui *a soif de savoir*.

« Le savoir caché du Graal, a écrit Rudolf Steiner, sera manifesté et pénétrera progressivement comme une force intérieure toutes les manifestations de la vie. » (11)

Et aujourd'hui, comme alors, le véritable secret du Graal ne se découvre pleinement qu'à celui qui ne craint pas les aventures de l'esprit et s'engage résolument dans la voie de la connaissance.

Si nous nous intéressons au Graal, ce n'est pas seulement par admiration pour le passé, mais aussi par amour pour l'avenir.

Nous voulons rechercher ce qu'il y a de profondément vrai dans les croyances anciennes pour en féconder notre civilisation en danger.

C'est pourquoi, nous ne voudrions pas mettre le point final sans vous faire connaître la réponse de M^{me} Wiersma Verschaffeld, Docteur-ès-sciences historiques de l'Université de La Haye, à la question : « Qu'est-ce que l'essence du Graal, pour nous, hommes modernes ? »

« En vérité, dit M^{me} Wiersma, le Graal est la possibilité et le lieu de la réalisation, de l'incarnation des forces morales créatrices, et chacun de nous peut être, tour à tour, le Graal du moment, que cette action créatrice se manifeste en lui, fût-ce par la création d'un enfant, ou d'une œuvre d'art, ou d'une œuvre de science.

Tous ensemble, nous sommes le Graal, s'il nous est permis d'ouvrir notre cœur à ces mêmes forces créatrices, et s'il nous est possible, par là, de donner un avenir meilleur à l'Humanité. » (12)

Nous ajouterons, pour notre part, que dans la période troublée que nous vivons, *le Graal du moment* ne saurait être une Coupe insaisissable, ni une « pierre précieuse tombée du ciel ».

C'est quelque chose de plus précieux encore : c'est *la lumière intérieure* qui éclaire les valeurs spirituelles encore intactes et encore capables de rechercher *la Vérité*, de conserver *la Paix* aux hommes et de réaliser *la Fraternité Humaine*.

C'est, pour tout dire, *la Gnose*, la Gnose de Platon et celle des Cathares, c'est-à-dire « l'Idéal le plus haut que l'homme puisse

(11) RUDOLF STEINER : *Les Mystères du Graal*.

(12) D^r WIERSMA VERSCHAFFELD : *Les trois degrés d'initiation au Graal païen*, Cahiers d'Etudes Cathares, n° 3, année 1949.

se faire de sa propre évolution », au sein même et au profit de la communauté Humaine.

Et pour terminer, nous formulerons un vœu : Si jamais les hasards de la vie vous amenaient dans ce coin de l'Ariège où la Maréchale de Roquelaure et sa fille Louise, Marquise de Mirepoix, ont laissé le meilleur de leur cœur, ne le quittez pas sans faire l'ascension du piton rocheux de Montségur.



Le rocher de Montségur et le village

Vous serez d'abord récompensés de vos peines par un panorama grandiose, ouvrant de vastes horizons sur le pays de Foix, l'Olmès, le pays de Sault et les avancées des Pyrénées.

« Il est peu de sites en France qui parlent plus à l'imagination que Montségur » écrivait déjà, en 1874, Albert Réville, dans la *Revue des Deux Mondes*, et dont le moins qu'on puisse dire, c'est que le Destin de la France est resté longtemps suspendu à ces créneaux.

C'est bien notre avis. Aucun autre site ne frappe davantage l'esprit que le cône rocheux surmonté des ruines du temple, tel qu'on l'aperçoit en venant du pays de Foix.

Et puis, interrogez les vieilles pierres !... Contemplez et essayez de comprendre.

A défaut de riches sarcophages, de rutilantes armures, de bibles cathares, à défaut du mystique Graal, représentez-vous, de là-haut, les combats titanesques résultant du choc de deux doctrines, de deux civilisations qui s'affrontent pour se détruire ; et méditez les enseignements de tout un peuple de martyrs, dont le courage, l'abnégation, l'ardeur de la foi dans son *Idéal* ont failli ébranler les assises, pourtant solides, du pouvoir royal et de l'Eglise romaine au Moyen Age.

(13) Rudolf STEINER : *Les Mystères du Graal*.